

Une sensibilité à vif
La Peau d'Élisa et Les Quatre Morts de Marie

Marie-Christine Lesage

Number 87 (2), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lesage, M.-C. (1998). Review of [Une sensibilité à vif : *La Peau d'Élisa et Les Quatre Morts de Marie*]. *Jeu*, (87), 27–30.

Une sensibilité à vif

La première mise en scène d'un texte dramatique québécois est toujours décisive, parce qu'il s'agit souvent de la seule qui aura lieu avant longtemps, du moins dans le réseau professionnel. Aussi une piètre première mise en scène peut-elle porter préjudice à l'œuvre en orientant l'idée que le public et les critiques se feront de celle-ci. C'est un peu ce qui s'est produit avec la dernière pièce de Carole Fréchette, *la Peau d'Élisa*, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui ce printemps.

La Peau d'Élisa

TEXTE DE CAROLE FRÉCHETTE. MISE EN SCÈNE : FRANÇOIS BARBEAU, ASSISTÉ DE SUZANNE BOUCHARD ; DÉCOR : LOUISE CAMPEAU ; ÉCLAIRAGES : LUC PRAIRIE ; COSTUMES : ANNE DUCEPPE ; MUSIQUE : CATHERINE GADOUAS ; MOUVEMENTS : LOUISE LUSSIER ; MAQUILLAGES : FRANÇOIS CYR. AVEC MICHELLE ROSSIGNOL (ÉLISA) ET GABRIEL SABOURIN (LE JEUNE HOMME). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 27 MARS AU 24 AVRIL 1998.

La mise en scène de François Barbeau – il serait plus juste de parler de mise en place –, loin de mettre en lumière l'aspect évocateur de ce texte qui évolue sur le mode de la confiance intime, n'a réussi qu'à l'alourdir en forçant la note réaliste. À un point tel qu'on pouvait en arriver à douter de l'intérêt de cette pièce, ce qu'une lecture attentive a permis d'infirmer. Une partie du problème tient peut-être au fait que Barbeau n'a pas su « lire » la pièce autrement que par le prisme du réalisme

alors que, comme bon nombre de pièces récentes, *la Peau d'Élisa* échappe justement à celui-ci. Cette œuvre aurait peut-être appelé un environnement plus dépouillé que ce qui a été proposé, afin de mettre en lumière l'univers sensible porté par la parole évocatrice d'Élisa, un univers traversé de souvenirs réels et imaginaires. Élisa nous

raconte différentes histoires d'amour, de passion, qui ne lui appartiennent pas en propre, et pourtant ces récits sont enchevêtrés comme autant de fragments de mémoire qui se seraient inscrits en creux dans son corps, sur sa peau et qui viendraient éveiller le désir. Il s'agit, pour le personnage, de nous transmettre, de la façon la plus tangible possible, cette force vitale que constitue le désir et que sa mémoire s'active à réanimer concrètement. La puissance de l'imaginaire prend le relais de l'expérience immédiate, en faisant jaillir à nouveau des sensations enfouies et presque oubliées, une façon, peut-être, de préserver la vie et l'émotion en soi, d'échapper au dépérissement inévitable du corps. Il y a aussi, dans ce texte, une tentative de resensibiliser la relation avec le spectateur, en l'amenant à ressentir vivement ce qui lui est raconté. Malheureusement, ce rapport sensible avec la salle a été évacué par la lourdeur du décor trop illustratif et réducteur : poutres couleur acajou, tables et chaises d'un petit café bourgeois et miroirs partout, pour souligner – à très gros traits – le regard sur soi-même. Le fait de situer la pièce dans un tel espace réaliste amenuisait immédiatement le rapport sensible à l'imaginaire, dont le personnage est la courroie de transmission. Confinée à cet espace anecdotique, la comédienne, Michelle Rossignol, multipliait les déplacements inutiles, allant

Les Quatre Morts de Marie

TEXTE DE CAROLE FRÉCHETTE. MISE EN SCÈNE : MARTIN FAUCHER, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU ; SCÉNOGRAPHIE : LINDA BRUNELLE ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : SONOYO NISHIKAWA ; MUSIQUE : MICHEL F. CÔTÉ ET LUC BONIN ; MAQUILLAGES : JACQUES-LEE PELLETIER ; COIFFURES : PIERRE LAFONTAINE. AVEC ÉRIC BERNIER (PIERROT, PIERRE, PIERRE-JEAN), SYLVIE DRAPEAU (SIMONE, SYLVETTE), PATRICK GOYETTE (LOUIS), SUZANNE LEMOYNE (MARIE) ET DENIS ROY (THÉO, THOMAS). SPECTACLE DES PRODUCTIONS BRANLE-BAS, PRÉSENTÉ À L'ESPACE LA VEILLÉE DU 25 FÉVRIER AU 22 MARS 1998.



d'une poutre à l'autre, montant une marche, la redescendant, s'appuyant au mur, comme si tous ces gestes banals allaient donner de la profondeur à son jeu ! Ces opérations de remplissage scénique n'exprimaient rien, sinon l'absence d'une véritable vision de la part du metteur en scène. Par ailleurs, l'interprétation de la comédienne ne réussissait pas à nous atteindre. Il y avait un je-ne-sais-quoi d'artificiel dans sa façon d'appuyer psychologiquement chaque émotion, de la ressentir pour elle-même sans la faire sentir. Aussi, en tant que spectateurs, nous restions froids, étrangers à ces sentiments fermés sur eux-mêmes. En fait, cette manière de jouer, proche du réalisme psychologique, ne convenait certainement pas à

La Peau d'Élisa, de Carole Fréchette, mise en scène par François Barbeau au Théâtre d'Aujourd'hui.
Sur la photo : Michelle Rossignol et Gabriel Sabourin.
Photo : Yves Dubé.

cette pièce où prime l'imaginaire. La profondeur du personnage émerge plutôt de cette mémoire de la peau d'Élisa, de cette façon qu'elle a de faire revivre littéralement les sensations passées, mais de les faire revivre pour autrui et non seulement pour elle-même, pour que le spectateur puisse ressentir ces impressions à son tour, en puisant, par analogie, dans sa propre mémoire sensorielle. Cette pièce, née des récits de différentes personnes que l'auteure a rencontrées à Bruxelles en leur demandant de lui raconter un souvenir d'amour associé à un lieu de la ville, offre une matière hautement sensible, qui aurait mérité un bien meilleur sort.

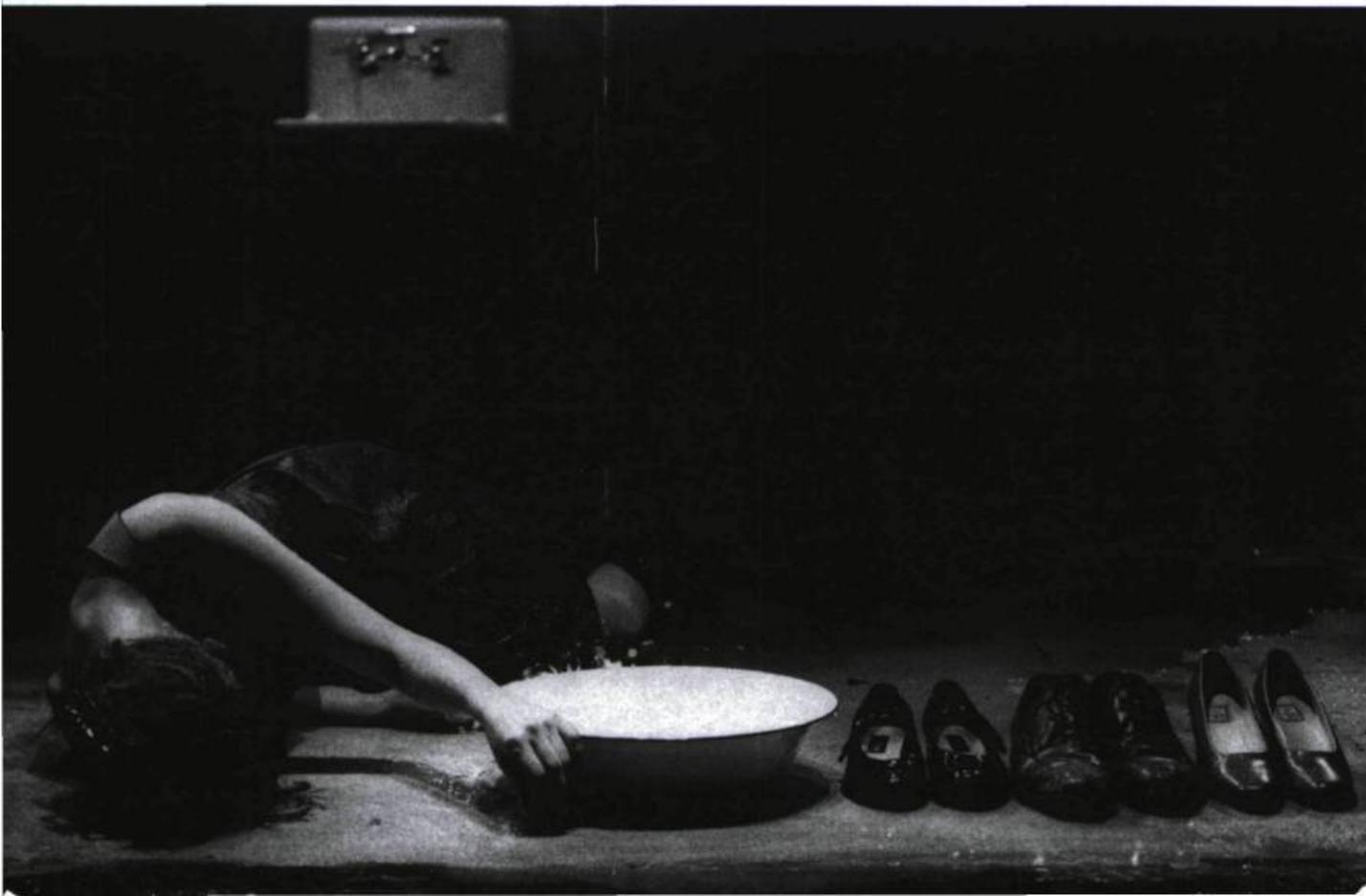
Quatre fois Marie

Heureusement, la pièce *les Quatre Morts de Marie*, présentée à l'Espace la Veillée dans une mise en scène fort inspirée de Martin Faucher, a permis de mieux apprécier l'œuvre de Fréchette. Tout comme *la Peau d'Élisa*, cette pièce a comme centre un personnage féminin d'une certaine candeur qui tente de garder l'étincelle première de la vie en soi, même s'il faut, pour cela, préférer l'imaginaire à la réalité. (En fait, chez Carole Fréchette, les personnages choisissent l'imaginaire plutôt que la réalité.) Candide et énergique, Suzanne Lemoyne était tout indiquée pour incarner cette Marie que l'on retrouve à quatre âges différents de sa vie : de la petite fille qui sera abandonnée par sa mère à l'adolescente révoltée qui cherche à changer le monde par des actions spectaculaires, en passant par la jeune femme en quête d'amour, jusqu'à cette Marie sans âge qui n'en peut plus de faire semblant et qui s'abandonne à la mer. Cette traversée métaphorique ressemble à un long chant solitaire, chaque tableau équivalant à une bouteille lancée à la mer ; mais le ton de Carole Fréchette, loin d'être

lourd et tragique, emprunte la voie de la légèreté, de l'ironie et du rire, ce qui a pour effet de laisser transparaître avec plus de force la profondeur du vide qui habite les personnages. Marie est portée avec beaucoup d'énergie par Suzanne Lemoyne, qui incarne le personnage avec une sensibilité à vif, mais aussi une candeur à toute épreuve, que rien ni personne ne saurait rendre à la raison. Marie parle beaucoup, pour remplir les silences, évacuer le sentiment de vide et l'idée de la mort ; elle échafaude des projets politiques, une autre façon de se fuir soi-même en se précipitant dans l'action extérieure ; elle recherche l'homme de sa vie pour combler sa solitude. Cette petite Marie qui n'a jamais cessé, au fond d'elle-même, d'être une enfant est infiniment touchante dans son entêtement à refuser les aspects sombres de la vie, à embellir ses côtés les plus banals.

Chaque personnage qui croise le chemin de Marie au fil des quatre tableaux semble constituer une version différente du précédent : le jeune Pierrrot Desautels qui offre de la gomme aux cerises à la petite Marie devient Pierre au second tableau, un jeune adulte plutôt bohème et, au troisième tableau, Pierre-Jean, qui vend des récits de voyage aux gens, histoire de les faire rêver. Les personnages, à chaque étape, symbolisent un peu les rêves (avortés) d'une époque, chacun se faisant le porte-parole d'un idéal politique (Théo et Louis) ou humain (Pierre). Le metteur en scène a choisi de souligner

Les Quatre Morts de Marie,
de Carole Fréchette, mises
en scène par Martin Faucher
à l'Espace la Veillée.
Photo : Josée Lambert.



cette temporalité suggérée par la pièce, et ce en ayant recours à des costumes typiques que le public reconnaissait aisément en riant. Le premier tableau est d'entrée de jeu campé dans les années cinquante : la mère de Marie apparaît en femme au foyer très *fifties*, petit tablier aux hanches, coiffure gonflée, voix flûtée et manière un peu affectée de s'asseoir et de fumer ; le second tableau évoque avec évidence les années soixante et soixante-dix : Marie porte un vieux jeans, Louis un manteau en cuir brun, ils ont les cheveux longs et croient à la nécessité d'actions radicales pour changer le monde ; le troisième tableau fait penser aux années quatre-vingt par l'importance (ici ironique) accordée à la carrière :

MARIE – [...] Je suis bien payée... Une carrière dans les sciences, c'est bien. J'adore mon travail. C'est bien ça qu'il faut dire ?

PIERRE – Si tu veux. Tu peux aussi ajouter : « J'ai vraiment l'impression de me réaliser. »

L'itinéraire de Marie, c'est un peu celui de toute une génération. Ce troisième tableau nous permet aussi de découvrir une autre facette de la comédienne Sylvie Drapeau, qui incarne une Sylvette joviale vêtue d'un ensemble en polyester jaune, avec des fleurs de plastique dans les cheveux, un peu familière mais pleine d'entrain et d'énergie, c'est le moins qu'on puisse dire ! Ce personnage haut en couleur et caricatural est incarné avec un brin d'excès et de folie par Sylvie Drapeau, qui manifestement s'est éclatée dans ce rôle qui est presque un contre-emploi. Cette avant-dernière partie de la pièce est certainement la plus drôle, en raison de ce personnage mais aussi de la cassette « ambiance de party », qui fait entendre des voix débitant des banalités sur un fond musical. Seulement, la mise en scène a tellement accentué le côté comique de ce tableau, entre autres grâce au personnage de Sylvette qui n'en finit plus de nous faire rire, que le dernier tableau, plus poétique, dans lequel Marie est seule en scène, paraît d'abord un peu terne. En fait, le contraste entre les deux dernières parties est si tranché que cela prend un certain temps avant de pénétrer l'atmosphère plus intimiste de la fin. On sent là un léger déséquilibre qui tient peut-être au fait que la mise en scène a beaucoup misé sur l'humour du troisième tableau. Mais, dans l'ensemble, le metteur en scène a réussi à nous transmettre la poésie, l'ironie et le désespoir de cet univers, qui parle avant tout de la solitude de l'être humain et de l'immense tristesse qui en découle. Suzanne Lemoyne a su communiquer avec une grande sensibilité cette fuite en avant de Marie, jusqu'à la mer qui ressemble à un immense bain de larmes trop longtemps contenues. L'eau, qui avait commencé à fuir par les robinets, finit par envahir la scène par le plafond, symbole de tout ce qui s'écoule et passe, la vie, la jeunesse, les rêves : « Mais peut-être après tout qu'il n'a pas plu si longtemps, si abondamment, peut-être que l'eau était à l'intérieur de mes yeux, de mes os. [...] peut-être que ce n'est pas la mer, mais seulement une impression, une incroyable impression de solitude », dira Marie, perdue sur une mer métaphorique, nous laissant seuls, à notre tour, avec cette impression d'avoir abordé une région sensible du cœur humain. Et n'est-ce pas un des rôles essentiels du théâtre que de nous ramener à notre humanité ? **■**